Visite papale : construire la relation

Mathieu Lavigne
Directeur de Mission chez nous

Le voyage historique du pape François, qui s'est déroulé du 24 au 29 juillet derniers dans les régions d'Edmonton, Québec et Iqaluit, a été l'occasion, tant du côté allochtone que du côté autochtone, d'une intense réflexion sur les chemins de guérison individuels et collectifs qui sont parcourus actuellement et qui sont tout sauf linéaires.

Si le pape venait avant tout rencontrer les survivantes et survivants des pensionnats autochtones, ces journées ont pris chez les non-Autochtones des allures de cours en accéléré sur les réalités des Premiers Peuples, ces nations injustement relayées dans les marges de l'histoire.

Notons d'emblée que plusieurs membres des Premiers Peuples ont demandé aux non-Autochtones de leur laisser du temps pour accueillir les excuses réitérées par le pape François en sol canadien et pour décider de ce qu'ils en feront. Comme le dit la journaliste ojibwe Tanya Talaga : « Vous devez vous asseoir avec des excuses et y réfléchir. Les laisser descendre en vous, jongler avec les mots prononcés encore et encore dans votre esprit. Vous demander si vous écouterez ou non. Si vous les accepterez, ou non. » Cela vient rappeler aux non-Autochtones que le rythme du rapprochement souhaité avec les peuples autochtones sera dicté par ces derniers. Il est important de comprendre que le chemin de guérison de ces communautés passe aussi par une guérison collective, le système des pensionnats ayant engendré une fragilisation extrême du tissu social au sein de plusieurs communautés. Les communautés elles-mêmes, en leur sein, doivent vivre un processus de réconciliation.

PHOTO : CNS PHOTO/PAUL HARING

D'importantes questions ont donc émergé au fil de ces intenses journées de juillet : comment bâtir la relation entre personnes autochtones et non-autochtones ? Comment (re)construire des ponts entre nos peuples ? Comment contribuer à la guérison communautaire tout juste évoquée ? De telles questions ouvrent de nouveaux possibles et nous permettent de tracer des pistes pour aller au-delà des excuses.

LA RECONNAISSANCE DE L'AUTRE

Parmi les paroles libératrices prononcées par le pape François durant son voyage, il y a eu celles-ci, dites en la basilique-cathédrale Notre-Dame-de-Québec le 28 juillet dernier :

« En pensant au parcours de guérison et de réconciliation avec nos frères et sœurs autochtones, que la communauté chrétienne ne se laisse plus jamais contaminer par l'idée qu'il existe une supériorité d'une culture par rapport à une autre et qu'il soit légitime d'utiliser des moyens de coercition contre les autres. […] Ne permettons à aucune idéologie d'aliéner et de confondre les styles et les modes de vie de nos peuples pour tenter de les soumettre et de les dominer. »

Ces mots ont résonné fortement chez Niigaan Sinclair, un intellectuel anishinaabe qui y voit un changement majeur dans le regard que pose l'Église catholique sur les cultures autochtones. Pour Sinclair, il s'agit d'une reconnaissance de la valeur de ces cultures, qui constituent également le signe de la présence de Dieu. Cette reconnaissance de ces cultures millénaires rend possible la construction d'une véritable relation entre l'Église catholique et les Premiers Peuples, une relation ancrée dans l'égalité et le respect mutuel. Plusieurs personnes ayant vécu dans les pensionnats pour autochtones avaient besoin d'entendre ces mots. Comme l'a dit Shirley Gagnon, survivante du pensionnat Sainte-Anne (Fort Albany), alors qu'elle était dans la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré : « Je suis ici pour entendre le pape me dire que je suis une personne digne. »

PROXIMITÉ ET ÉCOUTE

Au-delà des mots, ce qui semblait être le plus important pour nombre de personnes autochtones présentes sur le terrain, c'était cette présence du pape François, cette proximité et la qualité de son écoute. Mandy Gull-Masty, grande cheffe de la Nation crie, mentionne d'ailleurs comment elle a été touchée par le fait que le pape ait indiqué se rappeler avec honte et indignation ce qu'il avait entendu à Rome quelques mois plus tôt, lors du passage des trois délégations autochtones au Vatican. Madame Gull-Masty souligne également avoir apprécié le fait que le pape ait rapporté au Canada des mocassins qui lui avaient été confiés à Rome, mocassins qui représentaient les enfants autochtones qui ne sont jamais revenus des pensionnats. En témoignant de la peine qu'il porte, en nommant comment les récits entendus continuent de le remuer, en portant attention à des objets symboliques comme ces mocassins, le pape François nous a montré comment construire les fondations d'une relation avec les membres des communautés autochtones d'ici : en agissant avec bienveillance, en écoutant les paroles autochtones et en laissant ces récits nous déplacer intérieurement.

Au moment de quitter Québec, le pape François y est allé de ces mots : « Vraiment, je peux dire que […] ce sont vos réalités, les réalités autochtones de cette terre, qui ont visité mon âme : elles sont entrées en moi et m'accompagneront toujours. » Nous sommes appelés à pouvoir en dire tout autant.

La messe du pape à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré le 28 juillet.

PHOTO : MISSION CHEZ NOUS/MATHIEU LAVIGNE

UNE NÉCESSAIRE HUMILITÉ

Pour qu'émerge une relation profonde et authentique avec les Premiers Peuples, l'Église catholique d'ici, tout comme l'ensemble de la société, est appelée à cultiver une profonde humilité culturelle, un processus qui nous permet de prendre conscience de nos préjugés et réflexes culturels. L'humilité culturelle implique de se placer dans une position d'apprenant. Le pape François, tout au long de ce voyage, a voulu faire de chaque rencontre un moment signifiant et une occasion d'apprentissage. Sur le

plan organisationnel, cependant, il est arrivé que les protocoles politique ou ecclésial semblent primer sur la relation. De plus, en certaines célébrations, une plus grande place aurait pu être faite aux traditions et symboles autochtones. C'est du moins ce que croit sœur Carmel Pilcher, pour qui « le travail de rapprochement avec les Premiers Peuples implique de leur donner leur juste place dans toutes les sphères de la vie », ce qui inclut la liturgie.

L'humilité de l'Église doit aussi se traduire par une plus grande attention portée aux membres des communautés autochtones qui ne sont pas chrétiens. Si bon nombre de personnes autochtones du Canada sont catholiques, celles et ceux qui s'éloignent de l'Église et qui aspirent à renouer avec une spiritualité traditionnelle sont loin d'être marginaux. La relation à construire l'est aussi avec les membres des Premiers Peuples qui ne s'identifient plus comme catholiques.

Wilton Littlechild, survivant du pensionnat Ermineskin, a déposé sur la tête du pape une coiffe traditionnelle.

PHOTO : FONDS DANIEL ABEL/AMÉCO

UN CADEAU PORTEUR D'ENSEIGNEMENT

Un des moments forts de cette visite papale fut le geste hautement symbolique posé par Wilton Littlechild, lui-même survivant du pensionnat Ermineskin et ancien commissaire de la Commission de vérité et réconciliation, qui a déposé sur la tête du pape une coiffe traditionnelle. Ce faisant, ce chef cri désirait honorer le travail de François et symboliquement en faire un membre de sa communauté. Ce geste n'a pas fait l'unanimité au sein des Premiers Peuples, mais il témoigne, comme le souligne Tanya Talaga, de la grâce, de la résilience et de l'accueil inconditionnel de l'autre dont peuvent faire preuve les Premiers Peuples.

En entrevue, Murray Sinclair, qui a travaillé durant plusieurs années avec Wilton Littlechild alors qu'il présidait la Commission de vérité et réconciliation, a analysé ainsi cet acte de son ancien collègue : en posant un geste traditionnel traduisant un honneur ultime, cet aîné qui a passé 13 années de sa vie dans un pensionnat a voulu nous enseigner que ce qui devait être au cœur de nos relations, ce sont le respect, la bienveillance, la bonté, la charité, le don de soi, la générosité, l'accueil inconditionnel. Bref, l'amour. N'est-ce pas là ce qui est également au cœur du message chrétien ? Cet enseignement concerne les relations entre l'Église et les Premiers Peuples, mais également les relations entre les nations autochtones et non-autochtones, et entre les individus qui les composent. À nous, maintenant, d'être à la hauteur de ce geste fort, de cette main tendue.

D'autres invitations sont lancées du côté autochtone, comme celle-ci, signée par Nakuset, directrice générale du Foyer pour femmes autochtones de Montréal :

« Les chrétiens modernes ne sont pas les ennemis des peuples autochtones, et nous savons que beaucoup souhaitent commencer à travailler pour réparer l'héritage des crimes commis au nom de leur Église et de leur foi. Ce travail commence par un engagement sérieux à servir ceux que cette histoire a laissés les plus vulnérables. Le système des pensionnats indiens a disparu, mais le travail consistant à servir ceux qu'il a touchés demeure. »

Grâce à la visite papale, grâce à la présence des Premiers Peuples au fil de ces événements, malgré tout ce que cela pouvait déclencher comme souvenirs pénibles, la relation s'ouvre, hésitante, avec ce que toute démarche de rencontre et de dialogue comporte de possibles maladresses. À nous de prendre soin de cette relation fragile, et de passer de la parole aux actes.